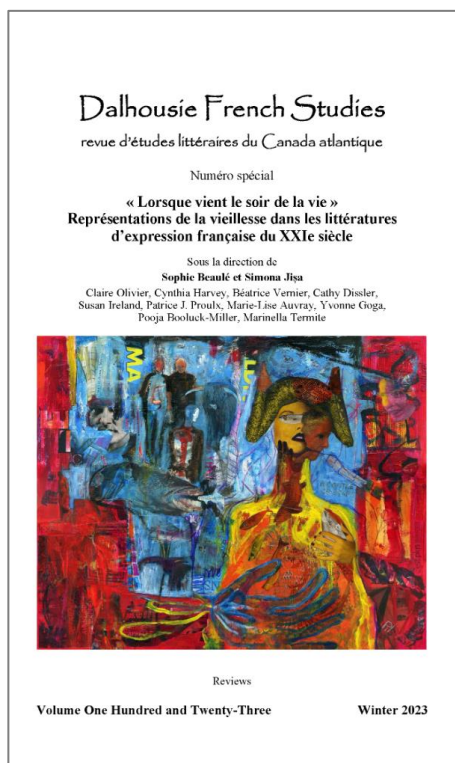


BOOKS

Sophie Beaulé et Simona Jişă (dir.) « Lorsque vient le soir de la vie ». Représentations de la vieillesse dans les littératures d'expression française du XXI^e siècle, *Dalhousie French Studies. Revue d'études littéraires du Canada atlantique*, vol. 123, 2023, 113 p.



Comme les deux coordonnatrices de ce numéro – Sophie Beaulé (de l'Université Saint Mary's, Halifax) et Simona Jişă (de l'Université Babeş-Bolyai, Cluj-Napoca) l'affirment dès l'« Introduction », la littérature et l'art en général nous interpellent « lorsque vient le soir de la vie » et nous invitent à réfléchir à une réalité complexe. Sans doute les œuvres qui décrivent la vieillesse peuvent-elles « réparer le monde » (Alexandre Gefen), revêtant une fonction thérapeutique pour l'auteur ou l'autrice, tout comme pour le lecteur ou la lectrice.

La revue bénéficie d'une superbe couverture où l'illustration « Corrida » de Sylvie Pilotte nous invite déjà à penser comment la figure de la personne âgée apparaît dans les littératures francophones d'après 1970 (l'année clé où paraît *La vieillesse* de Simone de Beauvoir). Suite aux nombreuses discussions et analyses sur l'impact dévastateur de la pandémie de COVID-19 sur la population âgée, ce volume se propose d'offrir une analyse nuancée de la question de la fin de la vie sous tous ses aspects.

Le volume contient onze articles qui touchent plusieurs facettes des questionnements sur la vieillesse. Le regroupement se fait en deux sections, délimitées par des illustrations de formations rocheuses. La première section s'ouvre sur une image des

Carpathes roumaines ; la tradition assimile les formes créées par la nature à des « Vieilles femmes ». La deuxième, une sculpture faite par l'homme dans la roche, représente Décébale, le roi des Daces. Entre l'érosion étonnante de la pierre des « vieilles femmes » et la sagesse qu'inspire le roi, toute une gamme de sentiments et d'actions peuvent être associés à cette tranche d'âge que l'être humain craint.

Les articles réunis dans la première partie examinent les positions des personnages âgés dans leur milieu familial ou communautaire, tandis que dans la deuxième, les articles analysent des œuvres qui mettent en avant le personnage vieillissant. D'une part, ils offrent une perspective nuancée sur les personnes âgées en tant que groupe social ; d'autre part, ils mettent l'accent sur un personnage doué d'une individualité et d'une certaine agentivité.

Le premier article, signé par Claire Olivier décrit comment Olivia Rosenthal parvient à mettre en œuvre l'injonction du titre de son récit, *On n'est pas là pour disparaître*. À cette fin, elle interroge les modalités narratives et poétiques qui permettent de restituer littérairement la vieillesse et se penche sur la manière de l'autrice de travailler la « démence ». Olivier utilise un système fondé sur des contradictions comme : être-là / n'être-là, l'intime / l'universel, dire / dénie, altérités – système utilisé pour expliquer la régression narrative de Rosenthal, les vides et manques dont elle parle, les pratiques et miroirs de la vieillesse par rapport au visage de l'autrice, tout en concluant par un ambigu, mais juste « C'est compliqué » (p. 17).

Cynthia Harvey analyse l'écrivaine saguenéenne Nicole Houde, qui s'intéresse au « monde marginal des laissés-pour-compte » (p. 20). Ainsi, dans son roman *Les Oiseaux de Saint-John Perse* elle met en scène un couple de personnes âgées, sous le regard de Josée, une auxiliaire familiale. Cet article cherche à approfondir les liens qui unissent les trois personnages, ainsi que leur rapport à l'espace intérieur et extérieur.

Une autre perspective sur la personne âgée en tant que représentante d'une époque révolue qui demeure encore perceptible dans son environnement intime est celle de Béatrice Vernier, qui parle du livre *Mémé* de Philippe Torretton. Vernier examine l'accusation que l'auteur porte contre le consumérisme et ses effets sur des classes défavorisées.

L'approche de la mort et son influence sur les relations familiales est également un sujet important, comme le montre l'article de Sophie Beaulé dans la clôture du segment des « Vieilles femmes ». *Chemin Saint-Paul* de Lise Tremblay et *De synthèse* de Karoline Georges décrivent l'approche de la mort telle qu'éprouvée par les parents mourants, mais surtout l'emprise qu'elle a sur les deux narratrices-filles.

Les deux articles qui ouvrent la seconde partie, « Décébale », donnent aussi une image unique sur le vieillissement en institution. La contribution de Cathy Dissler vise à observer les modalités d'appropriation littéraire de l'espace institutionnel dans un corpus de six récits dédiés à la vieillesse en établissement. Par rapport à l'enfermement et la confrontation continue à la mort, qui sont des sentiments constants dans ce type d'espace hétérotopique, l'écriture romanesque jouera, à suivre l'auteure, un rôle réparateur.

Parlant de maladies psychiques et d'institutionnalisation, un corpus croissant d'analyses académiques et d'œuvres de fiction ou autobiographiques contestent, depuis les années 1990, les clichés qui dénigrent les personnes âgées dans cette situation.

Dolce Agonia de Nancy Huston et *L'heure mauve* de Michèle Ouimet, comme l'expliquent Susan Ireland et Patrice J. Proulx, mettent en avant le questionnement autour de l'expérience du vieillissement, de la maladie et de la perte.

Les espaces utopiques, non utopiques et hétérotopiques sont explorés par Marie-Lise Auvray chez Jacques Poulin. Cet article tend à montrer comment les personnages du Chauffeur dans *La tournée d'automne* et de Jack dans *Les Yeux bleus de Mistassini* trouvent leur propre équilibre grâce à des « contre-espaces » et échappent par là même au drame du corps vieillissant.

Le rapport vieillir – être soi-même est à son tour bien illustré, vu la manière dont se rejoignent le contenu et le but du récit d'une vie dans le roman *Le bonheur à la queue glissante* d'Abla Farhoud, qu'Yvonne Goga se propose d'analyser à travers la perspective d'une mère qui vieillit et se rappelle les moments-clés de son existence. Goga s'intéresse au fait que l'écrivaine nous montre – bien que la littérature ne présente pas souvent la vieillesse sous cet angle – qu'au lieu d'être un échec, vieillir peut devenir aussi l'occasion d'être enfin soi-même.

L'article de Pooja Booluck-Miller sur *L'exil selon Julia* de Gisèle Pineau souligne non seulement le travail de la nostalgie et de la mélancolie dans un nouveau milieu, mais il analyse également la créativité et la résilience dont fait preuve Julia pour recréer sa propre Guadeloupe en France.

Enfin, les derniers articles concluent parfaitement le recueil en parlant de vieillesse et résilience. Parmi tous les dérapages de l'existence qui produisent l'exclusion et l'exclusivité à la fois, la vieillesse constitue une manière paradoxale de sillonner le vivant pour mettre à l'épreuve la capacité dynamique de régénération et de recreation, pense Marinella Termite. C'est ainsi que le reflux d'humanité, qui agite l'imaginaire des marginaux typiques de l'écrivaine mauricienne Ananda Devi, s'appuie sur des personnages capables d'interagir avec leur âge, sans en faire un accessoire immobile de la narration, mais plutôt une ressource à explorer.

À la fin de « Décébale », l'article de Simona Jişa se propose de revisiter la riche synonymie spleenique (tristesse, regret, nostalgie, mélancolie, ennui, spleen, guignon, fatigue, lassitude, langueur, angoisse, névrose, pessimisme, désespoir, dépression), afin de voir comment elle peut se rattacher à un roman du XXI^e siècle (*Le dernier des snoreaux* d'Abla Farhoud) et à une tranche d'âge spécifique, la vieillesse.

Écrire ou lire un texte qui tente de circonscrire la vieillesse équivaut à un acte d'empathie, d'apprivoisement désespéré, une préparation in extremis aux épreuves que notre existence nous réserve, comme le soulignent les coordonnatrices. C'est exactement ce que ce numéro spécial de *Dalhousie French Studies* nous offre – une analyse rigoureusement structurée qui nous porte vers la fin de la vie humaine et nous laisse désirer savoir, ou, peut-être, imaginer plus pour comprendre mieux.

Emanuela Maria GRIGORESCU

Étudiante à la Faculté des Lettres,

Université Babeş-Bolyai de Cluj-Napoca, Roumanie

emanuela.grigorescu@stud.ubbcluj.ro